

LE TEMPS

Le temps est la réalité qui nous est la plus familière, la plus intime ; il faut découvrir qu'elle est peut-être la plus mystérieuse ; mais on l'a apprivoisée, et nous vivons en elle ; aussi est-elle l'objet de nos fantasmes, de nos aspirations. Qu'est-ce que le temps, et comment s'accommoder du temps ?

1) Le temps, cet objet étrange

a) Le temps, intuition formelle

Puisque nous vivons dans le temps, il semble une réalité immédiate, et qui ne pose pas problème. Mais que veut dire le "dans". Le temps serait-il une sorte de récipient qui contiendrait tous les événements successifs, comme l'espace contient tous les objets simultanés ? Mais un contenant est lui-même un objet déterminé, avec ses limites. Mais par quoi le temps (comme l'espace) pourrait-il être limité, sinon par un autre temps, comme l'espace par un autre espace ? Comme l'a montré Kant, on peut démontrer que le monde a un commencement dans le temps (sinon ce serait une série infinie de causes et d'effets sans causalité première) et qu'il n'a pas de commencement dans le temps, car l'idée de "commencement du monde" implique l'idée d'un temps vide, avant le monde, c'est-à-dire d'un temps sans objets se succédant l'un à l'autre, d'un temps sans succession, ce qui semble contradictoire¹. Un théologien médiocre disait qu'avant la création du monde, il n'y avait que Dieu ; mais qui dit "avant" dit succession, donc temporalité ; et le Dieu de la métaphysique est éternel (curieux Dieu que celui qui, sans doute s'ennuyant d'être tout seul, aurait créé le monde pour se donner des compagnons ! On est là dans l'anthropomorphisme le plus grossier.

Si le temps, comme d'ailleurs l'espace, n'est pas un objet de l'expérience, serait-il un simple concept, comme, par exemple le concept de vérité ? Leibniz voyait dans le temps l'ordre des successifs, comme l'espace est l'ordre des simultanés. Mais, si un concept rassemble sous lui des objets de l'expérience (ainsi : les mots du discours exposant la vérité) et est donc d'une certaine manière hors de l'expérience, le temps, comme l'espace, est saisi directement dans l'expérience : je saisis le cours du temps dans la succession des événements, comme je saisis directement l'espace dans la simultanéité des objets donnés ensemble. Le temps et l'espace seraient donc des intuitions formelles, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas des objets, mais les formes selon lesquelles les objets sont perçus. Et ces intuitions sont vécues continuellement par le sujet qui perçoit le monde.

b) De l'intuition du temps au concept de temps

Il n'y a donc pas de temps en tant que réalité objective au sein de l'expérience, mais il y a des temporalités, des sujets qui vivent temporellement et par là se sentent temporels et perçoivent les choses comme temporelles. Il y a des successions, et particulièrement cette succession continue qu'est le mouvement. Tout mouvement prend du temps : le mouvement pourra donc être la mesure du temps. Il y a des mouvements très amples qui se répètent très régulièrement ainsi la répétition du jour et de la nuit, des saisons... L'astronomie, la première en date des sciences, permit de préciser les impressions premières ; on s'aperçut que le soleil revenait régulièrement à la même place par rapport à la Terre : certes, on prit pour un cercle ce que Képler révéla être une ellipse, et l'on croyait que c'était le Soleil qui se déplaçait autour de la Terre, mais ce retour régulier permit de définir l'année, "nombre" de ce mouvement ; ceci mesurait la distance temporelle entre deux coïncidences celles entre un certain état de la situation Terre-Soleil et la répétition de ce même état ; une ligne spatiale devenait une durée dans le temps ; les variations de la situation et de l'apparence de la Lune par rapport à la Terre permit de définir de la même façon des mois lunaires.

¹ Kant : Critique de la Raison pure, Dialectique transcendantale Pléiade, t. 1, p. 1086-1088

La régularité de ces mouvements portait naturellement à penser qu'ils étaient uniformes, c'est-à-dire qu'ils parcouraient les mêmes espaces dans les mêmes temps, ce qui permet de les diviser en parties égales ; mais cette division pose problème, car les divers éléments à mettre en rapport sont d'origines diverses : les années relèvent du mouvement (apparent) du soleil, les mois plutôt du mouvement de la lune. Le jour est l'intervalle de temps séparant deux levers, deux couchers ou deux passages successifs du soleil au méridien (ce qui correspond à la durée de la rotation complète de la Terre sur elle-même). Les Egyptiens abandonnèrent la Lune comme base de division du temps vraisemblablement au -5ème millénaire, et divisèrent l'année en 12 mois de 30 jours, auxquels on ajoutait, pour rejoindre l'année, 5 jours dits "épagomènes" (ce qui signifie simplement "jours ajoutés"), soit en tout 365 jours et ils fixèrent le début de l'année avec le lever héliaque de l'étoile Sirius. Les Athéniens avaient un calendrier luni-solaire, faisant alterner des mois "pleins" de 30 jours avec des mois de 29 jours, ce qui ne donnait en tout que 364 jours pour l'année ; ils corrigèrent peu à peu en tâtonnant. A Rome, l'année comptait 355 jours répartis en 12 mois, et l'on corrigeait en intercalant tous les deux ans 22 ou 23 jours supplémentaires. La semaine est une institution hébraïque, consistant en une série répétitive de sept jours, dont la dénomination est liée à celles des cinq planètes alors connues et aux deux luminaires : soleil et lune ; **ce n'est qu'au Moyen Age que la semaine entra véritablement dans l'usage civil**. Au -2ème siècle, le début de l'année fut déplacé du 1er mars au 1er janvier. Jules César reforma le calendrier en -46 avec l'aide d'un astronome d'Alexandrie. L'année avait 365 jours ; il introduisit un cycle de quatre ans au cours duquel les trois premières années comprendraient 365 jours et la quatrième 366. Ce n'était pas encore la réalité astronomique (365 jours un quart). Mais **le calendrier julien fut imposé à toute la chrétienté jusqu'au 16ème siècle ; il continue d'être utilisé par l'Eglise orthodoxe**. En 1582, le pape Grégoire XIII, aidé de savants astronomes, entreprit de le mettre d'accord davantage avec la réalité astronomique. Le lendemain du jeudi 4 octobre fut le vendredi 15 octobre, on modifia le nombre des années bissextiles ; par rapport à la réalité astronomique, le calendrier grégorien a un écart de 3 jours en 10.000 ans. **Le calendrier musulman est purement lunaire, d'où les variations pour la date du Ramadan. Le calendrier hébraïque est aussi spécifique.**

Des raisons pratiques évidentes réclamaient une quantification précise de la durée de la journée ; il fallait pour cela disposer d'un intervalle de temps qui soit un étalon divisant celle-ci en durées égales. Les cadrans solaires remplissaient cet office, mais ce ne pouvait être évidemment que pendant le jour. Le mouvement du contenu du sablier passant entièrement d'un récipient dans un récipient équivalent avec lequel il communique donne une unité de mesure du temps ; les Anciens avaient aussi les clepsydres. **Mais un progrès décisif dans la mesure du temps fut réalisé grâce à l'invention du pendule par Galilée**. En transmettant les battements du pendule, dont on peut faire varier à volonté la durée-étalon, à une aiguille qui parcourt une circonférence divisée en douze parties égales, on obtient les douze heures de la demi-journée, chaque heure pouvant être divisée en minutes et les minutes en secondes. On arrive ainsi à une mesure extrêmement précise du temps. **Le temps apparaît ainsi comme un concept quantitatif qu'on peut appliquer pour mesurer tous les changements**

2) Les étants temporels

Les horloges, les chronomètres, permettent de mesurer le temps des êtres. A partir d'eux, on a pu établir des durées-paradigmes, essentiellement dans la radioactivité, qui ont permis de déterminer des durées-étalons dans le domaine de la radioactivité et on a pu établir ainsi de multiples durées.

On peut calculer (approximativement) l'âge d'une montagne à partir de l'érosion, l'âge d'un rivage à partir de l'action mesurée de la mer ; **les objets matériels subissent l'action d'agents qui leur sont extérieurs, et cette action continue est leur durée. Mais cette durée leur est complètement extérieure ; en eux-mêmes, ils ne durent pas**. On a pu établir que la planète Terre avait environ 4,54

milliards d'années grâce à la datation radiométrique des météorites. Quant à l'âge de l'Univers, on estime la durée écoulée depuis le Big-Bang (c'est-à-dire la phase dense et chaude) à 13.798 milliards d'années, sans décider s'il y a eu un état antérieur au Big-Bang. Tout ainsi est soumis à la temporalité. Mais il faut distinguer. **Les objets matériels changent, se transforment par l'action d'éléments extérieurs, alors que les êtres vivants se transforment d'eux-mêmes : ils vieillissent et finissent par mourir. Durer est inhérent à leur essence** : leur devenir est orienté et irréversible, et soumis à des rythmes. Tout être vivant naît, grandit, vieillit et meurt : les arbres se dépouillent et se couvrent de feuilles selon les saisons ; il y a des cycles physiologiques : le rythme cardiaque passe de 35 battements à la minute chez le cheval à 600 chez la souris ; la sexualité a ses rythmes, qui sont troublés chez l'homme.

C'est que la relation de l'homme au temps est très spécifique ; alors que l'animal subit ce temps qui fait partie de son essence, l'homme, qui le subit aussi en tant qu'être vivant, par ailleurs le domine parce qu'il le connaît, parce qu'il peut se rattacher et préparer l'avenir : l'homme est historique.

3) Temps et Relativité

Par la mesure du mouvement, le concept de temps est ainsi appliqué à l'ensemble des êtres. Mais, pour déterminer qu'il y a mouvement, il faut qu'il y ait un élément fixe par rapport auquel un autre élément a changé de position. Le pilote du bateau est immobile par rapport au bateau, mais, comme le bateau, il est en mouvement par rapport à la rive ; laquelle, faisant partie de la Terre, est en mouvement par rapport au soleil. Pour les Anciens, la Terre était le point fixe à partir duquel on déterminait les mouvements des astres ; avec Galilée, ce fut le soleil. Mais le soleil lui-même n'est-il pas en mouvement ? **C'est le fait de ne pouvoir disposer d'un point fixe qui a conduit à la théorie de la relativité du mouvement, et, par là, à la théorie de la relativité du temps.**

Historiquement, **le point de départ de la théorie de la relativité est l'expérience de Michelson.** Elle consistait à décomposer au moyen d'un miroir un rayon lumineux en deux parties, dont l'une, partie verticalement, était réfléchi par un second miroir et revenait sur le premier miroir, point de séparation, l'autre, dirigée horizontalement, était aussi renvoyée par un troisième miroir et retrouvait alors la première partie du rayon. Les deux lumières se rencontrant, les ondes lumineuses produisaient des interférences ; l'expérimentateur régla les rayons de manière à ce que ces interférences soient régulières. Puis il inversa les trajets des deux rayons, le vertical devenant l'horizontal et l'horizontal vertical ; il s'attendait à un brouillage des interférences ; du fait du mouvement de la Terre, le rayon vertical devait parcourir deux obliques alors que le rayon horizontal était simplement renvoyé sur lui-même ; les deux trajets étaient donc inégaux. Mais, bien qu'on répêât l'expérience beaucoup de fois dans des conditions différentes, il n'y eut jamais aucun brouillage des interférences. **Devait-on en conclure que la Terre est immobile ? C'était évidemment impossible. Lorentz suggéra que le trajet horizontal se contracterait par l'effet du mouvement même. Cette explication ne satisfait pas Einstein. Lorentz pensait que la lumière se déplaçait dans l'éther immobile ; Einstein proposa de supprimer la croyance à l'éther ; la détermination des mouvements des rayons dépendait alors uniquement des observations des expérimentateurs ; et non plus de la nature de l'éther) or toute observation est relative à l'observateur, à sa situation de mouvement.** Le mouvement impliquant l'espace et le temps, il ne faut plus séparer ces deux entités, mais considérer l'espace-temps comme une variable unique. L'espace et le temps sont relatifs, simultanéité et dimensions (la mesure des dimensions implique la simultanéité de deux observations) étant à mettre en relation avec le mouvement du corps observé. Les dimensions et donc le temps qui leur est lié, dépendent de la vitesse : ceci est illustré par une célèbre fiction de Langevin. Soit AB la trajectoire d'un boulet dessinée dans le système Terre. Parti d'un point de la Terre A, point en lequel va rester Pierre, le boulet qui emporte Paul se dirige vers B avec une vitesse v . Arrivé en B, le boulet rebondit et revient avec la vitesse v au point A. Pierre et Paul se retrouvent et ne sont pas d'accord sur la

durée du voyage ; Mais ils ont raison tous les deux. Je suppose que le trajectoire AB soit jalonnée par des horloges identiques entre elles, entraînées avec la Terre et synchronisées par signaux lumineux. Au cours de son voyage Paul peut lire l'heure marquée par celle de ces horloges devant laquelle il passe et la comparer à l'heure marquée par une horloge identique qu'il a emportée dans son boulet. A l'événement "départ du boulet" : l'horloge de Pierre marque 0 heure, celle de Paul aussi. Je suppose bien entendu que le boulet atteint instantanément sa vitesse. Voilà donc le boulet qui constitue un système S en mouvement rectiligne et uniforme par rapport au système Terre avec une vitesse v . Je prends, pour fixer les idées, $v=259.807$ km/s. Lorsque le boulet revient sur la Terre, pour Pierre ce sont bien huit heures qui se sont écoulées depuis le départ par contre, pour Paul, ne se sont écoulées que quatre heures. Le temps est relatif au mouvement.

Bergson a fait observer que, du point de vue de la théorie de la relativité, l'immobilité (qui détermine le point de repère) dépend d'un libre décret. Si je fais de Paul le point de référence, alors je l'immobilise et le Paul qui voyage dans l'espace devient une fiction, et on ne peut comparer les deux durées. **Il faut bien distinguer le temps des physiciens, instrument de mesure, et le temps vécu.** Ce qui ne veut pas dire que le temps des physiciens est une mystification. Depuis que la physique nucléaire a considéré des vitesses énormes, voisines de la vitesse de la lumière, laquelle, selon Einstein, est indépassable, **la théorie de la relativité, généralisée par Einstein qui l'applique au mouvement uniformément accéléré (donc à l'attraction) a révolutionné la physique ; l'accélération a été remplacée par l'adoption de l'espace courbe riemannien au lieu de l'espace euclidien.**

Le concept physique de temps, fondé et se fondant sur la mesure, doit être nettement distingué du temps vécu, à partir duquel pourtant il est construit. C'est à ce temps vécu qu'il faut en venir.

4) Le temps vécu

Le temps vécu est une continuité sous une discontinuité superficielle.

a) La discontinuité

C'est la succession des présents. Le présent, c'est mon occupation actuelle, la tâche que je dois remplir, ce à quoi je dois faire face. Ce peut être très mince : chasser une mouche. Ce peut être très étendu : prendre une décision qui concerne toute ma vie : choisir une profession, un conjoint, un parti, une religion.; alors, c'est le moi tout entier qui peut être mobilisé, et l'on vit ces instants inoubliables qui marquent le sommet d'une vie. **L'instant, dit Kierkegaard, n'est pas l'atome du temps, mais l'atome de l'éternité.** Mais il y a, prosaïque, **la vie de tous les jours, les tâches quotidiennes.** Lorsque la tâche intéresse, la conscience, tout entière mobilisée par l'action, se désintéresse du vécu pour lui-même ; **absorbés entièrement par un travail intéressant, par un spectacle passionnant, on ne sent pas le temps passer. En revanche, lorsque le travail est fastidieux, ou lorsqu'aucune occupation ne s'offre à nous, alors c'est l'ennui.** Détachée de toute tâche, la conscience se trouve face au vide, face à un pur sentiment d'exister, mais d'exister pour rien ; chaque seconde vécue s'affirme dans l'être, et le temps paraît interminable. **L'ennui est l'indifférence à tout ce qui a lieu,** le sentiment que l'existence n'a pas d'autre but qu'elle-même ; ce détachement total le distingue de l'angoisse, qui, elle aussi, affirme le néant du quotidien, **mais l'affirme dans le tragique, en réclamant implicitement autre chose ;** l'angoisse n'est ni la peur ni l'anxiété, car celles-ci ont un objet précis dans le monde un péril déterminé, le résultat futur d'un examen ; on ne s'angoisse devant rien, mais ce rien c'est la vie que l'on mène, c'est le quotidien vécu, et qui ne nous satisfait pas. Baudelaire a magnifiquement décrit l'ennui : *"Rien n'égale en longueur les boiteuses journées/quand sous les lourds flocons des boiteuses années/ l'ennui, fruit de la morne incuriosité/ prend les proportions de l'immortalité/* Mais l'ennui baudelairien n'est pas habité par l'indifférence, mais par le tragique, et il débouche sur l'angoisse : *"l'Espoir,/ vaincu, pleure et l'angoisse atroce, despotique/ sur mon crâne incliné plante son drapeau noir/ Il y a aussi le temps de l'attente. Alors que dans l'attention le temps est oublié, il s'étire dans l'attente.* Quand on s'attend à un événement

heureux, l'allongement du temps, souvent, est plutôt agréable : on se réjouit par avance de ce qui va arriver, on peuple le vide de spéculations sur le bel avenir. L'attente d'un événement désagréable est marquée par l'ambiguïté : d'une part on redoute ce qui doit arriver et le temps semble passer trop vite ; d'autre part, on a hâte d'un finir, et le temps n'en finit pas.

Qu'en est-il des souvenirs ? Comme châtement, Francesca di Rimini sont, selon Dante, condamnés à se souvenir des jours de leur bonheur, car, "il n'est pire misère qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur" ; mais Musset réplique "un souvenir heureux est peut-être sur terre/plus vrai que le bonheur", ce que confirme Proust : "les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus". En fait, savoir qu'on a été heureux n'est pas revivre l'ancien bonheur, mais il y a cependant **une communion avec cet ancien soi-même, et la conscience que ce soi-même est ancien et ne reviendra plus** peut être désespoir : l'ambiguïté vient de ce que l'on passe sans cesse du "soi-même" à "ancien". **Une discontinuité nette est le passage du sommeil à la veille**, et donc du rêve à la réalité. Dans le rêve, une multitude d'images surgissent, simultanées, que l'on met en ordre au réveil, si elles sont rappelées. Ainsi, Maury rêve que, vivant sous la Terreur, il est condamné par le Tribunal révolutionnaire ; il languit des mois en prison, est mené à l'échafaud et c'est seulement quand le couperet de la guillotine s'abat sur sa nuque que, s'éveillant en sursaut, il constate que la flèche du lit lui est tombée sur le cou. Le commencement, le fait qui a provoqué le rêve, est dans le rêve à la fin ! **L'impression de longueur ou de rapidité du temps dépend beaucoup de l'âge** : dans l'enfance, une année semble une éternité, elle est très courte pour le vieillard.

b) La continuité

Pour qui s'abandonne complètement à la routine sociale impersonnelle, pour qui est absorbé dans ce que Heidegger appelle « l'univers du On », la vie psychologique serait ainsi faite de présents successifs, une discontinuité impersonnelle. **Et certes nous sommes tous participants de l'univers du "On", puisque nous avons tous des obligations sociales à remplir ; mais sous la discontinuité des situations que nous avons à vivre, veille toujours, plus ou moins aiguë, la conscience de soi.** La succession des états divers renvoie à un « étant » où ils se succèdent et qui reste le même : je change=je ne change pas. Mais ce "je" n'est pour certains guère plus que la conscience de l'individualité sociale originale que chacun est contraint de revêtir ; elle peut s'approfondir en conscience de responsabilité devant sa destinée à créer ; elle s'exaspère devant la certitude d'avoir à mourir. **L'angoisse devant la mort inévitable mène l'homme à lui-même, à son authenticité.**

La mort :

1) dévalorise les fins que la vie nous propose : gloire, bonheur, fortune..."qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?"

2) oriente la vie, et, par là, lui donne un sens irréversible : **l'homme est "l'être pour la mort" (Heidegger).**

3) cette irréversibilité fait que la trace en nous de tout événement toute manière d'être que nous avons adoptée, toute conviction que nous ayons adoptée ou reniée, sont ineffaçables ; même si je renie ce que j'ai cru, je reste celui qui l'a cru, puis renié ; le vécu n'est jamais totalement effacé.

La mort empêche de changer quoi que ce soit à la série d'actions, d'options, qui ont jalonné ma vie : "la mort change la vie en destin" (Malraux). En proclamant le néant du quotidien habituel, l'angoisse de la mort exaspère la conscience ainsi détachée et isolée, elle la mène à se découvrir elle-même dans son authenticité. **Heidegger a appelé *Dasein* cette orientation de la visée consciente, le Dasein est projet.** Le Dasein se saisit comme "en situation", c'est-à-dire a une place singulière dans le monde, d'où résulte la singularité de ses perspectives ; mais cette situation, il ne l'a pas

choisie, pas plus d'ailleurs qu'il n'a choisi de naître ; c'est **ce que Heidegger désigne par la notion de "Geworfenheit=le fait d'être jeté", d'être "toujours déjà" là et pas ailleurs** ; le Dasein est là, mais il est habité par le temps qui l'oriente vers la mort, et il a à utiliser ce temps pour exister, Le Dasein est souci, c'est-à-dire temporalité dirigée pour une action sur le monde qui le maintiendra dans l'existence : Le temps est d'une part reçu par le Dasein, mais celui-ci l'assimile, en fait son être même. En tant que temporalité, le Dasein se dirige vers l'avenir : il a toujours à être ; mais pour son action, il doit être attentif à la situation actuelle, et savoir utiliser le passé : **le Dasein constitue son présent toujours fuyant par la rétention du passé et la protension vers l'avenir**. Le Dasein à la fois reçoit et fait sa temporalité, une temporalité qui est bien loin du concept d'un temps uniforme régissant tous les vivants que l'on reçoit de la tradition sociale. **Cependant, c'est un fait que l'extension universelle de la temporalité. Ce qui amène à se questionner sur l'être du temps.**

5) Etre et temps

a) Le départ platonicien

Pour la tradition métaphysique dont Platon est le fondateur le plus illustre, **l'Être véritable est éternel, et le temporel en est la dégradation**. L'Être originaire, fondamental, c'est le Bien, dont tout procède. Dans le domaine du visible, le Soleil donne une idée du Bien : "Le soleil ne donne pas seulement aux visibles la propriété d'être vus, mais encore celle de venir à l'existence, de croître, de subsister. Pour les connaissables aussi, ce n'est pas seulement "être connus" qu'ils doivent au Bien, mais de lui ils reçoivent en outre et l'existence et l'essence, quoique le Bien ne soit pas essence, mais qu'il soit encore au-delà de l'essence, surpassant celle-ci en dignité et en pouvoir"² C'est les yeux fixés sur ce modèle éternel et parfait que le démiurge du *Timée* a ordonné **le monde : ne pouvant le rendre éternel, il l'a doué d'un temps infini** : "de même que le modèle se trouve être un vivant éternel, il entreprit de rendre l'univers tel autant que possible. Adapter l'éternel à ce qui est sujet à la naissance n'était évidemment pas possible ; aussi eut-il **l'idée de former une sorte d'image mobile de l'éternité...** il forme, d'après l'éternité immuable en son unité, une image à l'éternel déroulement rythmé par le nombre ; et c'est là ce qu'on appelle le Temps"³ **Le monde est donc habité par le devenir infini du temps**, cette infinité étant en somme la dégradation de l'unité avec soi de l'éternel. Saint Augustin estimera qu'il n'y a pas de temps hors des étants créés, et qui se succèdent : "il ne peut exister de temps hors de la création"⁴ On reste dans le platonisme : **si les étants se succèdent, c'est que les créatures sont habitées par la nostalgie de leur Créateur, la nostalgie de l'éternité**, qui est bien sûr première.

b) Nietzsche et l'éternel Retour

Pour Nietzsche, le Bien platonicien, même transformé dans le Dieu chrétien, est mort ; mais cette mort n'est pas la mort de l'éternité. **Nietzsche affirme avoir eu au mois d'août 1881 la révélation que toutes chose reviennent indéfiniment** : « à 6.000 pieds au-delà de l'homme et du temps ». Selon Lou Salomé, Nietzsche en fut profondément marqué et bouleversé : "inoubliables sont pour moi les heures où il me révéla ses pensées. Il me les confiait comme si elles eussent été un mystère indicible ; il n'en parlait qu'à voix basse, avec toutes les apparences de la plus profonde horreur. Et, véritablement, la vie était pour lui une si vive souffrance qu'il souffrait du Retour éternel comme d'une certitude atroce"⁵ Mais il ne faut pas adhérer à l'interprétation de Lou. Celle-ci interprétait l'Eternel Retour comme une succession indéfinie des mondes qui naîtraient, dureraient, mourraient, pour renaître tout pareils, et se répéter ; et Nietzsche en aurait souffert parce que cette vie lui était douloureuse ; la révélation qu'elle reviendrait une infinité de fois ne pouvait que le

² Platon : République, l. 6, 509 b.

³ Platon : Timée, 37 d

⁴ Saint Augustin : Confessions

⁵ cité par Halévy : Nietzsche, ed. Grasset, p 296

désespérer. Nietzsche vivait profondément tout ce qu'il écrivait et il est possible qu'à certains moments il en ait été ainsi ; mais l'Éternel Retour est surtout présenté comme l'épreuve de pensée qui est la marque des forts et se traduit par la jubilation : "Cette vie, telle que tu la vis et l'as vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois et elle ne comportera rien de nouveau ; au contraire, chaque douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir et tout ce qu'il y a dans la vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement, et également cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et également cet instant et moi-même ." **L'éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières !** " Si l'on te disait cela, "ne te jetterais-tu pas par terre en grinçant des dents et en maudissant le démon qui parle ainsi ? Ou bien as-tu vécu une fois un instant formidable où tu lui répondrais : "Tu es un dieu, et jamais je n'entendis rien de plus divin". Si cette pensée s'emparait de toi, elle te métamorphoserait , toi, tel que tu es et peut-être t'écraserait ; la question, posée à propos de tout et de chaque chose : "veux-tu ceci encore une fois et encore d'innombrables fois ? "Il ferait peser sur ton agir le poids le plus lourd. Ou combien te faudrait-il aimer et toi-même et la vie pour ne plus aspirer à rien d'autre qu'à donner cette approbation et apposer : ce sceau ultime et éternel"⁶.

Pour tous les grands métaphysiciens, de Platon à Hegel, penser le monde, c'était l'unifier, et ils avaient évidemment besoin d'un principe suprême unificateur. Mais Nietzsche refuse ce principe, et dès lors le monde n'est plus qu'une multitude de forces en lutte, chacun affirmant sa volonté de puissance. Avec le renversement des valeurs que prêche Zarathoustra-Nietzsche, doivent s'affirmer les hommes supérieurs, et ces hommes sont ceux qui ne se soumettent pas au temps, mais le dominant. Le dominer, c'est le vouloir, et le vouloir tel qu'il est. C'est là le sens de la doctrine de l'Éternel Retour : vouloir chaque instant du temps, heureux ou malheureux, et pour cela le vivre comme éternel. **L'homme supérieur, c'est celui qui trouve l'éternité dans chaque instant**, qui, de ce fait, est pleinement affirmatif, **qui dit "amen" à la vie**, telle qu'elle est. Peu importe le contenu du vécu : c'est vivre puissamment qui importe ; de ce point de vue, tous les instants se ressemblent, **le temps et sa succession de vécus distincts est dépassé ; l'homme supérieur vit un temps sans succession, une éternité.**

Certes, cette attitude envers le temps fait songer à **Sénèque, que cite Montaigne : "la vie de l'insensé est ingrate, fiévreuse, toute tournée vers l'avenir "**⁷. **Montaigne au contraire enseigne à savourer en chaque instant la merveille de vivre "** Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous ; je n'ai rien fait d'aujourd'hui. Quoi ! n'avez-vous point vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eût mis au propre des grands managements, j'eusse montré ce que je savais faire. Avez-vous su méditer et manier votre vie ? Vous avez fait la plus grande besogne de toutes"⁸. **Mais Nietzsche n'est pas Montaigne. Il ne s'agit pas tant chez lui de savourer chaque instant de la vie en tant que c'est un "vivre", que de pousser au maximum la puissance de vivre, de la faire se dépasser sans cesse en intensité** : telle est la volonté de puissance qui se manifeste dans l'audace, le risque, le déploiement de la vie pour elle-même. Si Nietzsche combat les valeurs de la morale, la charité qui s'adresse en priorité aux pauvres, et l'égalitarisme qui nivelle, par contre il combat aussi l'égoïsme qui calcule toujours pour sauvegarder son intérêt, l'organisation prudente du temps en vue de la richesse et de la sécurité. Vivre chaque instant du temps comme s'il était éternel, tel est l'idéal : "jamais encore je n'ai rencontré la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô éternité !" . Il s'agit, écrit Nietzsche dans une note recueillie dans la *Volonté de puissance* d'**imprimer au devenir le caractère de l'être, en somme de surmonter la passivité du temps.**

Heidegger utilise cette note pour étayer son affirmation que Nietzsche est resté dans l'esprit de

⁶ Nietzsche : Le gai savoir. dans : Oeuvres de Nietzsche, ed. Flammarion, 2.000, p. 252

⁷ Sénèque : Lettres à Lucilius, , 15, cité par Montaigne : Essais, 1.3, chap.13

⁸ Montaigne : Essais, 1. 3, chapitre 13

ce platonisme qu'il combattait : l'opposition être-devenir n'est-elle pas un classique de la métaphysique ? La pensée de Heidegger veut être, elle, en rupture totale avec la métaphysique. Platon, Aristote, ont pensé dans une société qui avait déjà fortement conceptualisé le donné ; les notions de "temps", de "monde", d'être", de "sensible", étaient clairement définies ; les philosophes se sont efforcés de les mettre en rapport afin de créer des systèmes intelligibles. L'évolution historique (progrès des sciences expérimentales, sciences de l'homme, déclin des croyances religieuses) a amené la multiplication des doutes sur la légitimité de la métaphysique, du discours qui, surgi avec Platon, a pendant des siècles, dominé la pensée occidentale ; selon Heidegger, ce discours est marqué par un "oubli de l'être" ; **l'être est considéré comme la somme des étants, des existants particuliers, alors qu'il est, si l'on revient à l'originnaire, ce par quoi les choses sont.** Revenant aux présocratiques par-delà Platon, multipliant les étymologies souvent hasardeuses, il s'efforce de saisir les problématiques philosophiques à leur niveau originnaire. Ainsi, dans *Être et Temps* (1927) il ne réfléchit pas sur le concept de temps, mais décrit la temporalité originnaire : des temporalités situées, sens de l'être qui deviennent des sujets ; dans la conférence *Temps et être* : de 1962, il essaie de saisir l'Être se donnant temporellement, l'Être qui est l'Événement absolu ("Ereignis").

**Cet immense effort pour inaugurer une réflexion hors de la métaphysique a-t-elle un avenir ?
La métaphysique en sortira-t-elle plus forte ?**